



SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR

SUITE.
IV
FOLLE.

Depuis ce jour, Marie et Gabriel, se conformant aux conseils du recteur, avaient évité soigneusement toute occasion de rapprochement; mais éloignés l'un de l'autre leurs cœurs étaient unis par une seule et même souffrance. Pour Gabriel, ce n'était plus que le fantôme de lui-même; ses grands yeux noirs étaient fixes et sans vie; une pâleur mate marbrait son visage. On le voyait errer dans la campagne, sans but, sans espoir; souvent il franchissait avec une terrible imprudence, les roches les plus escarpées; son âme se nourrissait de mélancolie.

La nuit, quand le ciel était bien sombre, et qu'aucune étoile ne brillait, Gabriel quittait silencieusement le château et cotoyait un vieil étang qui conduisait au presbytère; là, du sein d'épais taillis il aimait à contempler la demeure solitaire de Marie; quelquefois, il l'apercevait se mettant en prière près de la croisée, et il la regardait avec amour. Il lisait sur sa figure pâlie toutes ses souffrances, et il confiait à la brise embaumée mille baisers pour les lui porter. Parfois un sanglot s'échappait de la poitrine de Marie; il se mêlait au vent et au parfum des fleurs, et tombait sur le cœur de Gabriel comme une rosée bienfaisante.

Gabriel avait découvert un petit oratoire au plus profond des

bois. Au dessus d'un autel mutilé, on remarquait une niche, et dans cette niche, une pauvre statue de la vierge Marie. Des rameaux de lierre pendaient en festons au porche de la chapelle. Depuis qu'il avait découvert cette retraite profonde et ignorée, il ne se passait pas de jour qu'il n'y allât prier et pleurer; il ornait de fleurs fraîches cueillies le front de la mère des anges, et il l'implorait pour celle qui portait son nom.

Un jour, Gabriel était assis sur les marches de l'hôtel; la tête appuyée dans ses mains, il n'entendait autour de lui que le murmure de la fontaine, le chant des oiseaux, le bruit de la mousse, de la plainte insaisissable du vent.

Enseveli dans une profonde rêverie, il n'avait pas encore été renouveler les fleurs de la madone, comme il le faisait chaque jour.

Il se leva pour remplir ce pieux devoir; mais qu'elle fut son étonnement lorsqu'il vit qu'une autre main avait tressé une couronne et en avait paré la statue! Une voix secrète prononça dans son cœur le nom de Marie. Alors il se prosterna au pied de l'image sainte pour la bénir du bonheur qu'il recevait d'elle.

Un léger frolement vint le tirer de son extase; il se retourna, c'était la jeune fille.

— Vous ne m'attendez pas en ce lieu, Gabriel mais, dans une course lointaine au milieu de ces solitudes, j'ai pensé que vous veniez souvent rêver à la pauvre Marie, et en voyant l'image de la sainte Vierge ornée de fleurs des



JOLY ET LE COCHON GRAISSE.

GAGNON : — Oh donc Joly, tenez ben.

TAILLON : — Voyons, Bouthilier, avez vous envie de le morfondre ?

PRÉFONTAINE : — Qui est-ce qui a graissé ce cochon-là comme ça ?

BOUTHILIER : — C'est Sénécals.